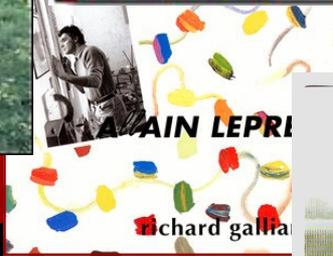




Reims Oreille

Automne 2008 - N° 14



jean
Constantin



◀ **Et les chroniques :**
Hervé Akrich, Thomas Pitiot, Frédéric Fromet, Bernard Joyet, Maracasse-Pieds, D. Rago, Jehan, Jean Florin

- **Rencontre**
◀ **Pascal Rinaldi**
- **Ma Compil à moi**
◀ **Cédric**
- **C'était presque aujourd'hui**
◀ **Jean Constantin**
- **Récit**
◀ **« Mon Avignon »**
- **Le contre-pied**
◀ **« C'est peut-être »**
- **L'XYZ de JF Capitaine**
◀ **« Chez monsieur le curé »**

◀ Sommaire :

Rencontre :

- **Pascal Rinaldi**p.3

Ma Compil à moi :

- **Cédric**.....p.6

C'était presque aujourd'hui :

- **Jean Constantin**.....p.7

Contre-Pied :

- « **C'est peut-être** »p.8

Récit :

- « **Mon Avignon** ».....p.9

Chroniques :

- **Hervé Akrich, Thomas Pitiot, Frédéric Fromet, Bernard Joyet, Jehan, Maracasse-Pieds, D. Rago, Jean Florin** p.10

L'XYZ de JF Capitaine :

- « **Chez monsieur le curé** » p.12

◀ **Comme hier, comme hier...**

*« Va, comme hier ! comme hier ! comme hier !
Si tu ne m'aimes point, c'est moi qui t'aim'rons
La vie, c'est toujours amour et misère
La vie, c'est toujours les mêmes chansons »*

C'est ce que chantait Brassens, c'est ce que nous répond la ville de Reims en moins mélodieux. Ça se dit comme ça, en langage officiel :

« Après examen de votre dossier de subvention et malgré la qualité de votre projet, j'ai le regret de vous informer qu'il ne m'est pas possible de lui donner une suite favorable au titre de l'année 2008.

Restant à votre disposition pour tout renseignement complémentaire je vous prie de croire, Madame la Présidente, en l'assurance de ma considération distinguée »

Si ça, c'est pas de la rupture tranquille... Qu'est-ce qui change ? Rien, l'année civile dans la lettre toute pré-formatée. Qu'est-ce que ça veut dire ? Coluche répondrait : « Circulez, y a rien à voir ! »

Faut dire qu'au fond ça nous arrange un peu. On se disait déjà qu'on allait devoir gérer au mieux les deniers publics, se sentir investis d'une mission culturelle. Hé ben non ! Ils n'auront pas notre liberté de penser... et ils n'en veulent pas !

Ce qui va changer quand même, c'est que pour la première fois depuis trois ans, nous voyons plus loin que le bout de notre nez et de notre caisse et que notre saison est déjà bouclée.

Et aussi nous allons oeuvrer en vrai partenariat avec des structures qui vont nous accueillir et nous aider. Nous continuerons dès septembre avec le théâtre de l'Albatros comme avant. Puis nous retrouverons l'Espace Ludoval avec, cette fois-ci, une mise à disposition de leurs moyens techniques et humains. Enfin nous serons les bienvenus au Flambeau dans des conditions plus que convenables.

Ce qui fait qu'au bout du compte et du conte, si, en haut lieu, Reims Oreille fait toujours un flop, sur le terrain, les lieux culturels populaires se montrent favorables à nos actions envers l'art... populaire. Logique !

Nous restons tout de même S.T.F. et toujours à la recherche d'un asile artistique, mais on s'en remet... L'horizon s'éclaircit, mais faudrait pas que le public en fasse autant ! ■ C.

◀ Et si on sortait ?

Reims Oreille Saison 2008 - 2009

Samedi 27 septembre 2008 à 20h
Pascal Rinaldi et D. Rago
à l'Albatros

Samedi 22 novembre 2008 à 20h
David Lafore et Révilobé
au Ludoval

Dimanche 25 janvier 2009 à 17h
Marc Servera et les Moules-Frites
au Ludoval

Samedi 28 mars 2009 à 20h
Sarcloret et Aurélia Valéro
au Flambeau

Samedi 9 mai 2009 à 20h
Monsieur L. & Scène Ouverte
au Flambeau

◀ Rencontre : Pascal Rinaldi

Pascal Rinaldi sera notre premier invité de la saison 2008-2009, on l'accueillera au théâtre de l'Albatros. On a bavardé un peu...



- RO : Pascal, tu seras notre premier invité Reims Oreille de la saison 2008-09, le 27 septembre au Théâtre de l'Albatros. La scène, pour toi, c'est important ? C'est comment et c'est avec qui et quoi ?

- P : Oui, la scène est très importante et fait partie de mon équilibre. Le travail d'écriture, de composition et d'arrangement étant très intérieur, voire autiste, j'ai besoin de la scène pour faire parler mon clown, révéler cette autre facette de moi, qui aime communiquer, partager.

Quelqu'un a dit que j'étais une luciole : discret le jour et complètement allumé la nuit. Je m'y retrouve assez. Et puis le plaisir d'être avec des musiciens, et qui me le rendent bien.

Les chansons sur disque sont souvent très arrangées, alors sur scène j'aime aller à l'essentiel en ne gardant que ce qui fait l'âme de la chanson. Une orchestration épurée, ma guitare, un accordéon, et maintenant un violoncelle. Auparavant j'ai joué longtemps avec un groupe plus nombreux, mais j'ai redécouvert le plaisir de la simplicité musicale sur scène, et surtout c'est plus facile pour se déplacer et s'exporter. Nous avons tourné pendant plus de deux ans avec Olivier Forel à l'accordéon, mais pour ce nouveau spectacle il y a la fraîcheur en plus d'une charmante violoncelliste, Sara Oswald. Que du bonheur.

- RO : Tes influences musicales, tu les définis comment ?

- P : Ma culture musicale, au départ, a été le folk, la protest-song et la guitare employée dans ce genre de chansons (Dylan, Cohen, Joan Baez, Simon and Garfunkel). J'écoutais les disques de mon grand frère, donc une culture musicale plutôt anglo-saxonne.

La chanson française j'y suis venu plus tard par évidemment Brassens, Brel et surtout Ferré, et Dick Annegarn qui maniait la guitare et la langue française d'une manière tout à fait étonnante et novatrice. A vrai dire, j'écoute plus de musique étrangère et anglo-saxonne que de chanson française. Quand je veux me faire plaisir je me mets un bon Tom Waits ou du Björk... et Ferré. Actuellement j'aime bien beaucoup de choses en chanson française, mais il n'y a rien qui me transporte aux nues. J'ai découvert récemment Daphné qui me plaît beaucoup.

C : Tu commences ton dernier album par une reprise de Ferré. Pourquoi ?

P : Pour moi "la mémoire et la mer" est une des plus belles, des plus mystérieuses et envoûtantes de la chanson française. Dès mon adolescence, lorsque j'écoutais cette chanson, et une grande partie du répertoire de Ferré, j'étais dans tous mes états, mes états de poésie, transporté par la luminosité magique et la fluidité des mots et des images de Ferré. Même sans tout comprendre à quoi il fait référence, mais simplement se laisser transporter, chavirer.

De plus, et c'est involontaire de ma part, beaucoup de mes chansons font référence à l'élément aquatique sous toutes ses formes. Cette chanson, la mémoire et la mer, m'a paru évidente à l'ouverture de mon album. Pourtant j'ai longtemps hésité avant de la reprendre, tant mon estime pour Léo Ferré est grande. Alors il fallait que j'y trouve une forme, une manière de faire qui ne trahisse pas et ait du sens pour moi. Je me suis fait un play-back sommaire que j'ai emporté avec moi en Bretagne sur un petit lecteur MP3, et à l'aide d'un enregistreur portable j'ai enregistré ma voix le soir tombant, à la marée montante, les pieds dans l'eau à quelques kilomètres de l'endroit (l'île du Guesclin) où Léo Ferré a écrit cette chanson.

- RO : Tout en étant toujours aussi musical, j'ai l'impression que tu joues plus avec les mots qu'avant ?

- P : J'ai toujours aimé les mots, leurs sens, leurs doubles sens, et surtout la force évocatrice qui se

Pour moi « La mémoire et la mer » est une des plus belles, des plus mystérieuses et envoûtantes de la chanson française

cache derrière et souvent de manière inconsciente. Je suis un intuitif et très peu analytique. La plupart de mes chansons naissent d'un sentiment trouble qui surgit de mon magma intérieur. Et je laisse monter les mots comme ils viennent. Je les prends et les rejette quand ils n'ont pas la taille. De plus, souvent, ces mots-là ont déjà une musique à l'intérieur, je ne dissocie pas trop les mots et la musique. On dit, par boutade, que Beethoven était tellement sourd que toute sa vie il a cru qu'il faisait de la peinture. En écrivant des chansons j'ai l'impression de poser des couleurs pour en faire des images.

- RO : Comme pour « des billes et des balles » ?

- P : C'est une chanson qui, sous une apparente légèreté, due justement au jeu des sonorités, au plaisir de jouer avec les mots, cache un sens assez grave finalement, voire désillusionné. C'est une forme de distanciation qui tranche avec une chanson comme "il faut qu'on s'touche" qui est carrément à fleur de peau, chirurgicale.

- RO : Dans une chanson comme "la guerre de toi", c'est les mots ou le jeu avec les mots qui engendrent le propos ou l'inverse ?

- P : Là encore j'ai de la peine à dissocier les deux. Les mots sont venus comme un jeu pour souligner des circonstances particulières de ma vie. En fait je l'ai écrite d'abord au féminin et cette chanson m'était adressée. Je ne l'ai pas chantée avant longtemps car je l'avais proposée à Maurane qui n'a jamais pris le temps de l'écouter, en me disant qu'elle avait dans ses tiroirs plein de chansons de Goldman, de Cabrel en attente. Dommage car j'étais persuadé qu'elle lui irait très bien. Depuis d'autres l'ont chantée, mais dans sa version masculine. Et j'ai fini par me la réapproprier.

- RO : La chanson suisse, je trouve qu'elle se porte plutôt bien. Tu seras notre deuxième Suisse à Reims Oreille et on aura Sarclo en mars 2009. Tu te situes où dans ce groupe ?

- P : Je suis d'une entre-génération (où il ne se passait pas grand-chose) entre Bühler, Auberson, Sarclo et les nouveaux venus (K, Kissling, Romanens, Simon Gerber). Du coup je me suis senti un peu isolé et n'appartenant à aucune "bande", mais ça ne me dérange pas, même que j'aime ça "voyager en solitaire", bien que je sois très partageur et que je multiplie les expériences de groupe.

- RO : « Vieillir, mourir, aimer », c'est ton trio infernal ou paradisiaque ?

- P : Ni infernal, ni paradisiaque, mais totalement terrestre et humain. Plutôt que Liberté, Egalité, Fraternité (qui sont bien souvent bafoués), au fronton des mairies on ferait mieux d'écrire Aimer, Vieillir, Mourir, parce que finalement c'est ça qui est réellement démocratique et égal pour tous les Hommes.

- RO : Et la mort, tu l'emmerdes... pour cacher ta peur ou ton amour ?

- P : Emmerder la mort, c'est la seule attitude raisonnable face à ce qui est

inexorable. La mort nous entoure, fait partie de notre quotidien, fait disparaître nos proches et nos lointains. Elle nous déchire souvent, de plus en plus souvent. Alors essayer de ne pas en avoir peur est la plus grande sagesse qu'il nous faut acquérir. C'est écrit partout "fumer tue". On le sait, et alors ? on continue, on joue avec et on lui fait un doigt d'honneur jusqu'au jour où... Le sexe et la mort sont intimement liés, nous obsèdent, mais c'est ce qui nourrit le plus souvent mon inspiration.

- RO : Les « 40èmes rugissants », c'est pour moi la chanson qui m'a fait découvrir Pascal Rinaldi. Elle est importante pour toi ?

- P : Oui, elle est importante dans le sens où c'est à partir de l'album (Le diable par la queue) sur lequel elle figure que j'ai sérieusement commencé à écrire et à explorer l'intime, jusqu'à en être parfois impudique. Est-ce dû à ce que l'on appelle la crise de la quarantaine ? Sûrement. Mais le plus étonnant, c'est à partir de là que j'ai senti un réel écho dans le public. En parlant de moi, de mon intérieur les gens s'y retrouvent souvent, alors que cela aurait pu paraître nombriliste. Je ne savais pas les gens





ou de chroniques de la vie quotidienne. Je laisse ça à d'autres qui savent mieux le faire. Mais ce n'est pas tant l'amour qui m'inspire, mais la relation avec l'autre et ce que ça soulève en moi. Et le désir, le désir permanent comme moteur pour vivre, avec ses exaltations, ses tensions et les problèmes qu'il soulève...

- RO : Dans une de tes chansons, tu dis : « Des lettres, pas de caractère » ?

- P : Un jeu de mot à la con, mais qui m'amusait. J'ai une formation de libraire et ai toujours été attiré par la littérature. On peut vivre sa vie par procuration à

aussi torturés que moi.

- RO : Le toucher est un sens qui occupe une place importante dans tes chansons. Pourquoi "faut-il qu'on s'touche" ?

- P : Cette chanson est très importante pour moi. Beaucoup y voient une connotation sexuelle. C'est vrai en partie, mais le propos principal est que durant notre vie on passe à côté de plein de choses à ne pas oser montrer son affection par pudeur ou par convention. Et quand les gens disparaissent, c'est déjà trop tard. Cette chanson a surgi comme une fulgurance alors que j'accompagnai mon père à l'hôpital pour une radiothérapie, peu de temps avant qu'il meure. Dans la voiture, en conduisant, je lui ai pris la main. Et c'est tout.

- RO : As-tu toujours cet "inconsolable besoin de consolation" ?

- P : C'est important pour moi, je crois que c'est la source de la création. Il existe un paradis

perdu dont on se souvient de manière subconsciente et qui fait un tapis de nostalgie. Je crois que l'acte créatif est en grande partie fait de ça, que ce soit la musique, la poésie, la peinture, la danse, la photographie et tout ce qui crée en nous des émotions.

Les artistes sont les relais avec cet invisible qui nous habite.

- RO : L'amour t'inspire souvent, mais tu as une façon assez personnelle d'aborder le

travers les livres. C'est ce qui m'a inspiré pour cette chanson.

- RO : « Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire » ?

- P : J'ai ce désir de transparence, de vérités, mais je me rends compte que c'est compliqué à vivre, pour les autres, les proches surtout. Ça déstabilise, désécurise de voir au milieu de moi ces sables mouvants, ces marécages où se bousculent désirs et sentiments. Alors au mensonge je préfère le silence et préconise le jardin secret où je distille mon absinthe, et je n'aime pas qu'on vienne y tailler mes roses. Pas facile n'est-ce pas ?



- RO : Qu'est-ce qui t'a fait et te fait chanter ?

- P : C'est salutaire et égoïstement thérapeutique. Écrire et chanter, ça me maintient en équilibre. Si je n'avais pas la chanson pour exprimer mes doutes et mes troubles, j'aurais certainement bousillé ma vie ou serais un excellent client des psvs de toutes sortes. Mais j'ai la chance de pouvoir le faire, et surtout d'avoir une compagne qui encaisse et me supporte.

Emmerder la mort c'est la seule attitude raisonnable face à ce qui est inexorable.

sujet.

- P : C'est vrai que je n'ai pas, que je n'ai plus, beaucoup de chansons socialement "engagées"

Ma compil à moi : Cédric

Cédric est un jeune auteur compositeur interprète « qui promet ». Son premier album est une bien belle chose. C'est sûr,

le p'tit gars a écouté Thomas Fersen, son punch rappelle celui de notre ami Hervé Lapalud. Et sa D117 a les détours d'une célèbre Nationale 7 ! S'il n'habitait pas si loin, à Montpellier, on l'aurait bien accueilli chez nous, mais on y pense... www.myspace.com/cedricmusique



Choisir dix chansons au milieu de l'effervescence poétique et musicale de ce début de siècle est un exercice périlleux ! Étant un peu petit, je ne sais trop comment se porter le spectacle vivant entre 80 et 90, je suppose en tout cas qu'il n'a pas à rougir aujourd'hui. D'incroyables festivals et jolies salles de concerts jonchent l'hexagone, menés de cœur de maître par d'éternels amoureux de notre cher verbe.

Et comment tirer de tout cela dix chansons ? Ma compil à moi aurait pu réunir les grands d'aujourd'hui comme Bena-bar, Fersen ou Sanseverino, des groupes incroyables comme Syrano, Les Joyeux Urbains ou La Crevette d'Acier, et des filles chevronnées comme Jeanne Cherhal, Amélie les crayons ou Clarika. Mais que nenni, je n'en parlerai pas et ne les citerai même pas en préambule. Je vais m'attarder sur mes découvertes des deux dernières années. Des personnes passionnées, humaines et attachantes. Leurs chansons m'accompagnent.

Tout d'abord trois artistes qui sont pour moi des valeurs sûres de la chanson de notre siècle naissant. Le premier, je pense qu'unaniment les francophones du monde entier s'accordent à le penser, c'est **Renan Luce**. Il n'y en a pas trois par décennie capables de réaliser ce que le poète parisien-breton est parvenu à accomplir. D'une profonde gentillesse et d'une plume hors pair. J'aime à me l'imaginer en digne successeur de Nougaro. C'est sur sa chanson **Mes racines** que se portera mon dévoué, minutieux bijou ciselé à la Brassens, empli de sensibilité et d'une rare lucidité. Le deuxième, **Loïc Lantoine**, sous ses airs de 'zut j'ai fait ça que c'est même pas exprès', voici un humaniste qui, associé à son contrebassiste de François Pierron, « essaie ..dans ce grand bordel.. de gueuler en souriant et de tracer à tire-d'aile un dessin qui unit les gens », comme il le scande avec sa gouaille et son scaphandrier dans sa chanson **Cosmonaute** qui résume en 1mn58 ce que c'est que d'être poète-chanteur. Le troisième est un espèce de mix punk tendre entre Lantoine et Pierron, il s'agit d'**Imbert Imbert**, et ce n'est pas parce qu'il vient de la ville où je vis que je l'insère ici. Mathias, de son prénom, fait du rock à la contrebasse en chantant ses poèmes. Il nous « tape dans le dos avec les yeux mi-clos, le cœur dans la main ». Cœur qu'il nous offre sans retenue dans son album 'Débat de boue' où il passe en revue les doutes, les colères et les bonheurs d'être humain, « la race de laquelle on vient », dixit sa chanson **Un goût de crasse** qui en est le bel exemple.

Alex et sa guitare et **Olivier Marais** sont deux artistes que j'ai découverts grâce au réseau communautaire myspace. Le premier habite la région parisienne, le second est ch'ti, c'est dire s'il a le vent en poupe... Il y a dans leurs chansons de grandes trouvailles ! Comme quand Olivier ironise « j'lui dis quelle grâce t'es vraiment classe, elle m'dit quelle graisse, t'as vu mes fesses » ou bien nostalgique avec Alex « Quand j'étais môme, [...] y'avait qu'une chose lourde à porter c'était mon cartable ». Tous deux ont un humour assez proche teinté d'autodérision, une grande sensibilité et un œil affûté sur la bêtise humaine et les travers de nos mœurs. Les chansons **Les cadeaux** d'Alex et **Mais qu'est-ce que je fous là, bordel** d'Olivier en sont d'hilaires exemples. Deux beaux êtres d'une intégrité rare.

A la fois espiègles, tendres et provocateurs, voilà les points communs de **Laurent Madiot** et de **Matthieu Côte**. Deux immenses talents qui méritent à mes yeux largement leur place parmi les grands de ce siècle. Rire et pleurer en même temps, voilà ce que nous promet l'immersion dans leurs chansons. Et même s'ils excellent dans la dérision et l'insolence, c'est quand il est question d'amour que toute leur philosophie de vie nous saute à la figure. Quand le cœur de Matthieu chante dans **Tu as vingt ans** « Je me sais trop lâche pour oser te cueillir Moi qui fais des promesses à une autre beauté [...] Je t'en veux salope, de m'avoir réveillé Moi qui ronflais tranquille, sur le cœur de ma belle », celui de Monsieur Madiot, dans **Désolé Mignonne**, entonne « Je me saoulerai au vin du dépit Et je séduirai de vagues sosies Et je simulerai et elles pleureront Puis elles me jeteront et je t'insulterai ».

La chanson **La cendre** de **K** (alias Nicolas Michel) eut l'effet d'un véritable coup de poing lorsque je l'entendis pour la première fois au Festival Alors Chante de Montauban en 2006. « Certains meurent pour que dalle, d'une piqûre de guêpe, d'une pierre sur la tête, le hasard les reprend » remplissait les âmes du public profondément émues. Libérer ses émotions et les transmettre aux gens, c'est vraiment la raison pour laquelle K chante, comme il me l'a confié à Pezenas quand je l'ai croisé au Printival Bobby Lapointe. Ce Bobby a d'ailleurs un honnête successeur, je ne peux m'empêcher de faire une entorse à la règle que je me suis fixée dans mon préambule (ça sert à ça les règles). Je trouve que **Sanseverino** fait un bien fou à la chanson. **Les embouteillages**, c'est du Bobby ! Le swing en plus. Car l'ex-chanteur des Voleurs de Poule transpire le rythme, amusons nous à balancer des « Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu'au temps où tu n'auras plus d'ongles et où tu te mangeras les dents » et autres « reballe ton sourire de veau, tourne la tête pour ne pas avoir l'air idiot et fais semblant de réparer ta radio, de redresser ton retro ». Cet énerguemène devient un véritable phare pour toute une génération de chanteurs.

Et comment ne pas finir avec le facteur de chansons depuis 1993 comme il se complait à se présenter. Si vous n'avez jamais vu ni entendu le grand Monsieur et ami **Hervé Lapalud**, vous n'avez pas tout fait dans votre vie. Sensible, poète, drôle, tendre et bourré d'imagination, Hervé taille la route, chante à la mode intermittente, fait les 3x8, les 4x7, bref se creuse la cervelle pour le plus grand bonheur de nos cœurs et de nos oreilles. Les premières paroles de son **Requiem** n'ont pas besoin d'explications et tombent à point nommé pour clore la liste de 'Ma Compil'. Longue vie à la chanson.

C'est le requiem de ceux qu'on aime bien

Qui prendront pas la peine de s'éveiller demain.

J'veus dis que j'veus aime tant qu'j'veus tiens sous la main .

En guise de chrysanthème prenez ce romarin...

...prenez ce romarin

◀ C'était presque aujourd'hui, mais bien quand même...

Jean Constantin (1923 - 1997)

Auteur- compositeur- interprète- fantaisiste- label « qualité française » et roi du tibidibidi, dib, tibdibap

Rondouillard, plus de poils sous le nez que sur le crâne, un physique à vendre des kebabs, Jean Constantin, devant son piano, trépigne à loisir sur un tabouret qui souffre en silence.

Jean Constantin, c'est l'artiste type de cabaret, plus à l'aise dans une salle que dans un studio, un fantaisiste habile, capable d'aller jusqu'à la loufoquerie pour se mettre dans la poche un public venu pour cela, spectateurs se régalaient à l'avance d'une soirée avec cet ostrogoth, assurance d'oublier un moment votre patron ou votre saleté de voisin dont le fox à poil dur vient de faire sur votre paillasson. (c'est du vécu)

On a tous en tête son succès irrésistible « *Où sont passées mes pantoufles* » *mes pantoufles, toufes, toufes...* » (x10) sur l'immortel poème du débutant Claude Nougaro, que reprendront avec bonheur Les Frères Jacques.

Et comme il aime mettre des musiques sur les grands auteurs, c'est Bernard Dimey qui lui offre une des œuvres de sa vie, « *Mon truc en plume* » que la voie un peu gouailleuse de Zizi Jeanmaire va célébrer : « *mon truc en plume, plumes de z'oiseaux, de z'animaux, rien dans les mains, tout dans le coup de rein...* »

Et c'est pas tout : avec Jean Dréjac il offre à Annie Cordy, une belle « *Jolie fleur de papillon* » comme il écrira « *Mets deux thunes dans le bastringue* » pour Catherine Sauvage.

Déjà beau palmarès d'autant que, avec Aznavour, « *A t'regarder* » ira jusqu'à Edith Piaf et que sur une musique de Glanzberg, la même, lui prend son manège à lui pour elle. Une chanson qu'Etienne Daho mettra en disque quelques années plus tard.



« *Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi, c'est toi...* »

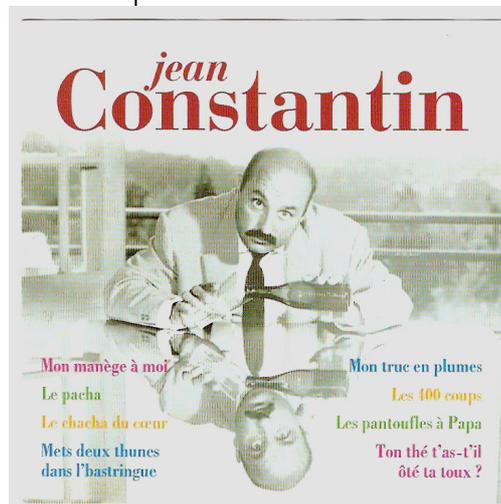
Et c'est même pas tout. Yves Montand chantera sa gigolette. (*ça fait vieux, mais c'est chouette, on sera vieux si tu veux...*)

et Jacqueline François son adaptation de "Lullaby of Birdland" :

*Quand elle s'ennuie dans sa mansarde
Lola vient écouter*

*Le murmure des fontaines qui bavardent
A travers les prés et les rosées...*

Pendant ce temps, Jean Constantin, installé le plus souvent aux Trois Baudets, chante les aventures de son « *pacha* », sha, sha, sha, sa « *petite rime* » ou « *ton thé t'as-t'il ôté ta toux* »



Un jour un jeune critique de cinéma, qui l'aime bien, l'attend à la sortie de la Villa d'Este, n'ayant pas pu rentrer pour manque de cravate et lui demande de composer la musique d'un film qu'il envisage de mettre en scène et qui s'appellerait les « 400 coups. ».

Sur le thème du film, Jean Constantin met des paroles pour Juliette Gréco qui enregistre « *Comment voulez-vous* »

Alors oui, comment voulez-vous passer à côté d'un artiste capable par ailleurs de musiquer d'autres chefs d'œuvre cinématographiques comme « *Le caïd de Champignol* » bientôt suivi (succès oblige) par « *Le gendarme de Champignol.* » !

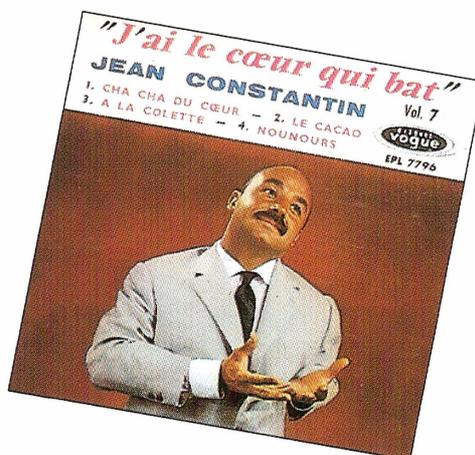
Allez Jean !

*Mets deux thunes dans
l'bastringue*

Histoire d'ouvrir le bal

Pose ton cafard su'l'zing

*Et t'auras du bonheur pour tes
dix balles ...*



Jean-François Capitaine

C'est peut-être Mozart le gosse qui tambourine
Des deux poings sur l'bazard des batteries de cuisine
Jamais on le saura, l'autocar du collègue
Passe pas par Opéra, râpé pour le solfège.

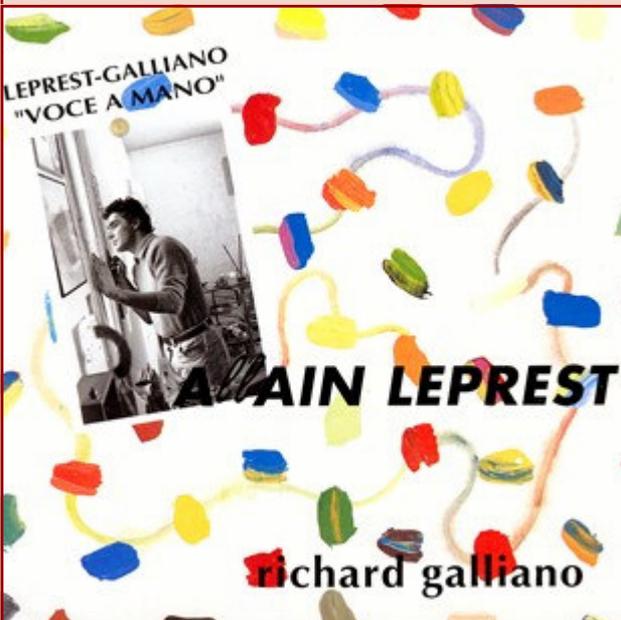
C'est peut-être Colette la gamine penchée
Qui recompte en cachette le fruit de ses péchés
Jamais on le saura, elle aura avant l'heure
Un torchon dans les bras pour se torcher le coeur

C'est peut-être Grand Jacques le petit au rire bête
Qui pousse dans la flaque sa boîte d'allumettes
Jamais on le saura, on le fera maçon
Râpé Bora Bora, un mur sur l'horizon

C'est peut-être Van Gogh le p'tit qui grave des ailes
Sur la porte des gogues avec son opinel
Jamais on le saura, râpé les tubes de bleu
Il fera ses choux gras dans l'épicerie d'ses vieux

C'est peut-être Cerdan le môme devant l'école
Qui recolte ses dents à coup de Limpidol
Jamais on le saura, KO pour ses vingt piges
Dans le ring de ses draps en serrant son vertige

C'est peut-être Jésus le gosse de la tour neuf
Qu'a volé au Prisu un gros œuf et un boeuf
On le saura jamais pauvre flocon de neige
Pour un bon Dieu qui naît, cent millions font cortège



C'est sûr, notre milieu d'origine favorise plus ou moins, et souvent plutôt moins, l'accès à certains cursus, filières ou cénacles. Tout aussi criante est la priorité de corriger autant que faire se peut cette forme première d'injustice sociale. Le défi est de taille, aux leviers multiples et toujours à relever.

Alors pourquoi Allain Leprest ce Contre-Pied ?

A chacun son métier, mais d'aucuns à vous lire pourraient en déduire qu'il en est de plus estimables ou méritants que d'autres. En dessous l'épicier, le maçon, au-dessus l'artiste peintre ou le faiseur de chansons ; et avec eux le pharmacien et le notaire. Seuls une échelle de salaire, un seuil de notoriété, la supériorité supposée d'une activité dite intellectuelle peuvent fonder cette hiérarchisation.

Telle n'est certainement pas votre conviction, ni par suite votre intention, qui n'était évidemment que de pointer du doigt l'em-

pêchement à l'éclosion d'une multitude de dons et talents.

Mais un misérabilisme extrême, ne traçant que l'ombre au tableau, confine à n'éclairer par contraste que l'accomplissement d'un individu réduit à sa fonction sociale, la valeur et le sens d'une vie à l'aune d'une richesse matérielle, d'une célébrité, fut-elle posthume.

On n'aide pas à surmonter le handicap d'un déterminisme social en le figurant un tant soit peu comme une tare, en risquant de déplacer la honte qui l'établit vers celui qui le subit.

Les « petits métiers » ne sont pas plus l'apanage des « petites gens » que les grandes fonctions celui des grands hommes. Nombre d'activités professionnelles doivent être mieux rémunérées, preuve en est de leur contribution vitale à un bien commun. La passion et le goût du travail bien fait ne s'achètent pas, et c'est une voie hors solfège à vous faire une Piaf d'une enfant de la balle. Sans garantie de bonheur, qui est autre chose encore. Du chanteur et du maçon, le second le cœur à l'ouvrage fredonne parfois plus gaiement que le premier.

C'est peut-être cela qu'il faudrait dire d'abord « *au gosse qui tambourine* », pour ne pas l'encourager à croire qu'il n'aura d'autre issue que la Starac, d'autre choix qu'entre paille et paillettes, et finir « *dans le ring de ses draps en serrant son vertige* » après que l'on ait un peu trop rabaisé à ses yeux, et lui avec, ce qui ne paraît pas briller. ■ Marc Servera

« Mon Avignon »

Ben oui, on a fait Avignon cet été. C'est comme ça qu'on dit. Le randonneur fait le GR20, l'éleveur de porcs fait le salon de l'agriculture, l'artiste fait Avignon. C'est un incontournable, ça doit être fait, pis c'est tout. Sans qu'il soit besoin d'y réfléchir, sans que ça serve nécessairement à quelque chose. Un peu comme pour Kouchner d'envisager l'avenir, ou pour Rama Yade de parler des droits de l'homme.

Avignon est un marché, une foire aux spectacles, c'est pas nouveau, chaque compagnie vient ici pour que son travail soit vu et acheté. Mais le marché est de plus en plus tenu.

Les méthodes de vente en disent long : vers 17h00, on pourrait croire qu'Avignon accueille la caravane du tour de France : promo en voitures qui font ce qu'elles peuvent pour occuper le terrain, mégaphones qui se tirent la bourre, tracts jetés par des jeunes filles sexuellement très épanouies... On a aussi la version carrément agressive genre l'héritier dans sa circonscription de Neuilly cet hiver. Parfois on serait plus proche du racolage devant les boîtes de strip-tease de Clichy. Les BTS « techniques de vente » devraient tous faire un stage ici...

Le marchand de tapis sait nous parler du confort pour les pieds. Le rabatteur de Pigalle sait nous faire saliver (oui, émettre des sécrétions) sur de gros seins et de belles fesses. Le candidat foireux aux municipales sait nous faire rêver (non, je plaisante). Est-ce qu'un artiste ne devrait pas être capable d'inventer une présentation artistique de son travail ? J'ai du respect pour les marchands de tapis : ils vendent parfois le produit d'un travail patient dans lequel la personne s'est beaucoup investie, a mis un peu de son âme, de son courage, de ce qu'on lui a appris... Les marchands de spectacle vendent parfois des objets bien moins dignes.

C'est pas bien de voir le mal partout, mais à chaque coin de rue, on voit l'entreprise de sape de Sarko à l'œuvre. Bien sûr je focalise sur cette personne-là mais peut-on faire autrement ? Évidemment, quand je dis Sarko c'est pour faire vite, Sarko est un raccourci (on le savait déjà). Il ne s'agit pas de dire qu'il est in-

culte (après tout ce serait peut-être mieux si c'était vraiment le cas) et que c'est ce qu'il aime qui triomphe partout. N'empêche, on voit progresser et s'imposer petit à petit une conception de la culture qui devrait tous nous inquiéter. Regardez les affiches, regardez où il y a la queue, et vous comprendrez que ce qui est en passe de devenir la norme : le one man show (ça coûte moins cher), très inspiré du quotidien tel qu'on l'imagine à TF1, un peu sexiste, un peu raciste, un peu fasciste, un peu anti intellectuel, un peu moqueur à l'égard de toutes les minorités (celles qui ne consomment pas tout bien comme il faut), mais jamais méchant puisque tout ça c'est pour rire.

Vous voulez des titres ?
« Faire l'amour avec un Belge »,
« Un homme, vite... », « Les homos préfèrent les blondes », « Couscous aux lardons », « Ma copine s'appelle Gilbert »

« Une comédie décalée, où l'on rit beaucoup, où l'on passe un bon moment et qui ne dure pas plus d'une heure », c'est sur ce genre d'arguments que certains spectacles sont vendus dans les rues d'Avignon.

J'ai rien contre le rire, mais quel rire ? Celui qui nous conforte dans nos régressions dans nos capitulations devant les valeurs et nos dignités, ou celui qui appuie où ça fait mal, qui nous oblige et nous aide à mieux décortiquer le monde ? Guy Bedos (tout bobo qu'il est), Desproges et d'autres, c'était autre chose que Bigard et Cauet non ? Ça dénonçait la bêtise au lieu de la légitimer. Et c'est là que le Sarko est très fort : la bigardisation des esprits est en marche. La connerie décomplexée. Elle discrédite les autres, ceux qui travaillent, recherchent, inventent des moyens de fabriquer de l'émotion, de donner à voir le monde autrement. Ceux-là sont ringardisés,



renvoyés à leurs salles vides (heureusement pas toutes), réduits au statut d'archaïques défenseurs de la culture à l'ancienne.

Ils ont inventé le mot « droit de l'hommistes » pour discréditer les défenseurs de nos droits, « pédagogistes » pour ridiculiser ceux qui veulent défendre des valeurs dans l'éducation, attention bientôt les « cultureux » (ben oui, culturiste est déjà pris) seront ces emmerdeurs qui prétendent nous donner des leçons alors qu'on veut juste rigoler un bon coup. D'ailleurs, paradoxe ou pas, on en met quelques-uns en avant, de préférence les plus chiants, les plus élitistes, les plus hermétiques, avec plein de subventions, on les encense dans le in, rien que pour faire comprendre au bon peuple que la culture, celle-ci du moins, n'est définitivement pas pour lui et qu'il n'a rien à en attendre.

Alors le bon peuple, il va trouver que les subventions, l'aide aux compagnies, avec ses impôts, ça ne devrait plus exister puisqu'il paye cher pour aller voir des comédies non subventionnées dans des salles privées. Il va penser que le marché régulerait très bien la culture comme le reste.

Et qui c'est qui sera content ? Ben, c'est Sarko. En plus il pourra pérorer « c'est pas moi qui le dis, c'est le bon peuple, alors je me dois d'écouter le bon peuple ». Bref, le tour de passe-passe habituel.

Bien sûr on a eu du mal à faire venir du monde, mais chaque retour exprimé fut flatteur. Nombreux sont ceux qui nous ont vus et nous ont envoyé des amis le lendemain. On a rencontré des bénévoles (ou des pros) d'associations comme Reims Oreille, y'en a pas mal en France, des gens qui prennent sur leurs vacances pour découvrir des spectacles avant de les faire venir dans leur village ou leur région. Des gens qui, sur l'honnêteté de leurs choix, remplissent des petites salles sur des noms inconnus, même pas vus à la télé. Eh ben, ces gens-là, ils ont bien envie de nous faire rencontrer leurs voisins dans les années qui viennent. Donc pas d'amertume, en tout cas ça n'explique pas le regard cruel que je porte sur ce bazar.

Continuez Reims Oreille, avec ou sans les sub's !

■ Hervé Akrich

◀ A ouïr...



Hervé AKRICH

« J'VAIS M'Y FAIRE »

C'est moi l'troisième orang-outang

Du jardin des plantes

C'est mon job à plein temps

Faut que j'm'en contente...

Elle commence comme cela la chanson d'Akrich. A vous qui n'en savez rien ou peu, je vais vous en confier des « la di la fé », comme on dit en créole réunionnais.

Moi, je suis le voisin de cage, le marsupil'ami. Comme un cousin de palier ou un copain d'en face. D'où je suis, je les entends les éruclatations et les sifflements de l'orang-Akrich (ah bon, c'est Hervé, son prénom ?). Et si nous n'avons pas grandi sur la même branche, nos mots se parlent, nos langues s'enroulent (et sans aucun échange salivaire, c'est interdit par les gardiens !). La nuit, lorsque nous retombons dans nos obscurités silencieuses, je l'entends chanter depuis son antre des mots doux à sa femelle.

Lorsqu'il parle d'amour, il le fait aussi bien que ses pairs. La journée, il peste derrière ses barreaux contre le monde entier venu déverser son lot de grossièreté. On se sent à l'abri à côté du gros singe et même les plus aliénés des hommes finissent par être troublés par l'humanité lucide de celui qui perçoit le monde dans son entier, avec le privilège de n'être de nulle part. La liberté est dans les mains de ceux qui scient les barreaux et non de ceux qui les posent. La découverte est dans les yeux de ceux qui font tomber les murs et non de ceux qui les érigent.

Lorsqu'il parle de révolte, il le fait aussi bien que ses pairs. Alors c'est vrai qu'il est moins populaire que la girafe et qu'il lui est bien égal de briller comme le paon ; il n'est pas un charognard et ne se prend pas pour le roi de la jungle. Il fait partie des animaux qui sont fiers d'avoir un jour coupé la tête à la lionne Marie-Antoinette et il est encore prêt à en découder. Et s'il crie à qui veut l'entendre qu'« il va s'y faire », on ne le croit pas une seconde ; pour preuve, akrich en orang-outang, ça signifie celui qui ne renonce jamais !

Il refuse de manger les bananes qu'on lui jette et ne mange que des fruits de saison ; pas par pédanterie, mais par conscience et poésie. Le professeur en mammalogie parle de lui comme d'un substrat de lyrisme. Malgré cette reconnaissance, il reste humble et continue à

aimer les autres chanteurs du jardin, qu'il écoute toujours avec circonspection.

Lorsqu'il parle de poésie, il le fait aussi bien que ses pairs. Et pourquoi pas un orang-outang qui fait des disques ? ! Pourquoi y aurait-il que les instituteurs à vouloir piquer le boulot des chanteurs ? !

Je dis que je préfère les hommes des singes aux singeries des hommes ! Je dis que je me délecte à voir et à écouter l'Akrich chanter et qu'en prenant de l'âge, l'animal est de plus en plus convaincant. L'orang-outang, contrairement aux hommes, passe sa vie à sortir de sa carapace et à s'ouvrir au monde. Il apprend le sourire et la fête à maturité, lorsque l'homme au contraire entame un inéluctable repli sur soi. Et la mue de l'orang-outang est un spectacle de toute beauté, parole de singe ! Je ne dis pas cela, car je suis son marsupil'ami ; je sais qu'en plus d'être sympathique physiquement, il est sympathique tout court.

Lorsqu'il parle d'amitié, il le fait aussi bien que ses pairs. L'orang-outang qui chante a cependant un tout petit défaut. Il ne supporte ni les mièvreries ni la flagornerie. Ce qui l'insupporte au plus haut point, c'est par exemple ma gentillesse à son égard. Il est toujours à soupçonner un truc pas clair. Alors pour ne pas énerver mon compagnon de chambre, je lui lance volontiers des petites chambrettes. Il préfère cela aux bananes.

Le saviez-vous ? L'orang-outang ronfle ! Il ronfle à maintenir éveillés tous les citoyens du jardin des plantes. Il ronfle à faire pâlir toutes les formes de sismicité. Je dors à côté de lui, je le sais ; enfin je veille à côté de lui... De toutes façons, quand on ne peut pas dire de mal de quelqu'un, on s'en prend au physique. Et puis quand le physique nous impressionne au plus haut point, on s'en prend au ronflement, c'est tout ! ■ Thomas Pitiot



Thomas PITIOT
« GRIOT »

Quand on prend l'album de Thomas Pitiot entre les mains, on tombe sur ce titre équivoque : « Griot ». A première vue on se demande ce qu'il cherche à démontrer ce petit blanco, s'il revendique une négritude qu'il ne peut pas afficher.

Dès l'écoute du premier titre, les choses apparaissent évidentes, Thomas Pitiot est de la génération de musiciens qui a écouté les sonorités venues de par le monde, les a digérées, intégrées dans sa façon de faire de la musique. Dans les milieux autorisés, on dirait qu'il a une

culture musicale.

Il se passerait donc avec la musique africaine ce que l'on a connu avec le rock il y a quelques années ? On a d'abord copié, adapté ; les « ami oh » et « le lion est mort ce soir » (Mbube pour les puristes) de Salvador en sont un exemple. Aujourd'hui on a intégré. Pour vraiment remonter les sources du p'tiot Pitiot, je verrais bien un passage par chez Ballake Sissoko, ou Toumani Diabate et une halte chez Ali Farka Touré, une longue halte au coeur de son blues mandingue.

Mais ce n'est pas tout, dans les musiques de Thomas Pitiot il y a de l'Afrique en frame de fond, du rock, mais aussi de la Jamaïque de Seine - Saint Denis. Tout cela est épicé de paroles bien écrites, en français dans le texte, sensibles et émouvantes, comme on sait faire de ce côté-ci du monde. Mais le coup de maître c'est que l'ensemble ne chemine pas à grands coups de séquences bien distinctes, comme autant de caricatures destinées à faire de gros clins d'yeux démagogiques à un public de "gôche" acquis d'avance. Non, l'écoute de « Griot » est un cheminement logique, évident, c'est un pont, un break dans la musique, une cadence dans la grille d'accord. Un jeu de mots qui sert de passerelle, une façon de jouer les arpèges, une phrase dénuée de mots compliqués qui vous va au coeur en toute simplicité. Tout est entremêlé, enchevêtré, c'est du Bazin en quelque sorte, ouais c'est ça, du Bazin..

Thomas Pitiot serait il à la musique africaine ce que Manu Tchoa est à la musique latine ? Il est beaucoup trop tôt pour le dire, mais c'est tout le mal qu'on lui souhaite. Ouais, le gars Pitiot n'est pas un petit blanc complexe qui se prend pour un black. Thomas comme Manu, nous rappelle que l'intégration doit aller dans les deux sens, pour ne pas être un simple mot qui résonne comme une noisette creuse, et ces gens-là nous montrent la direction par leur façon de comprendre qu'accepter ce qui vient des autres, c'est aussi une façon d'avancer.

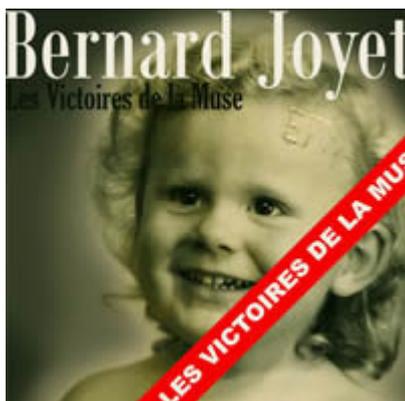
Alors comme pour illustrer cela, il nous sert une reprise du « Tranche de vie » de Béranger, en duo avec Gérard Pitiot, une chanson dansante et explosive, une jolie fille à la langue bien pendue qui ne vous la joue pas bêcheuse malgré sa belle frimousse et sa démarche féline dans sa robe à fleur. ■ Philippe Autret



Frédéric Fromet
« Quand la terre sera mourue »

Frédéric Fromet, qui c'est, celui-là ? Un jeunot qui gratte sa guitare en chantant des chansons insolentes. La guitare, c'est un peu Brassens, parfois reggae, même rap, c'est d'jeune. Avec une voix de moineau, pas de rossignol, c'est pas Mariano, c'est pas Arno, c'est une voix qui ricane, avec un grand sourire qui a l'air de se foutre de la gueule de tout le monde tout en s'excusant, limite énervant. Et là, c'est rien. Parce que les textes, c'est pareil... Pas la langue dans sa poche, le garçon ! Un vrai chanteur énervant, comme on en a eu dans l' temps !

Il aime pas les cons, même s'il sait qu'il en est. Tout le monde a sa dose, personne n'y échappe. Les flics. Les mâles battants et les femmes battues. Les grévistes des transports en commun. Les chansons télévisées. Même le reggae, même le rap. L'aime pas les prénoms d'aujourd'hui, parle pas trop verlan, pas trop langue de bois, pas trop Medef. Pas très psychologie de supermarché. Même pas écolo, ni faux derche. Même pas branché téléphone. Et pourtant... *c'est clair, c'est énorme, ça l'a fait, c'est d'enfer, c'est d'la bombe, ça tue grave* : il est sympa, ce gars-là ! Un chanteur d'aujourd'hui comme on en a déjà eu, mais qu'on savait pas que ça existait encore ! ■ C. Lassalle



Bernard Joyet

« **Les Victoires de la Muse** »

Quand il a débarqué dans ma boîte aux lettres, j'en étais à écouter en boucle les derniers Bashung et Arno. Ouah, que je me suis dit, mon vieux Nardard, ça va pas être facile de trouver ta place dans mon rock'n'roll tour. J'ai éjecté les blueseux, je me suis injecté le Joyet, il m'a envoyé ses mots, ses mélodies, pendant que l'amie ravie balançait ses doigts sur son piano. Et ça l'a fait, j'ai rangé Arno et Bashung dans leurs boîtes et j'ai swingué sur les songs du chanteur de textes.

Ce qui est bien avec Bernard Joyet et Nathalie Miravette, c'est que d'abord on ne s'emmerde jamais, ensuite ils ont l'art et le talent de nous faire croire qu'on est intelligent et cultivé quand on les écoute. Lui nous raconte des histoires pleines de mots qui coulent de source, elle nous entoure de ses colliers de perles musicales. On écoute, on s'étonne, on s'amuse, on pleure, on se goinfre, on en reprend, on recommence, on ne se lasse pas... Bref, on se régale, des chansons, des notes et des mots. De la chanson pas connue qui déteint sur l'auditeur !

Treize chansons par Bernard Joyet, toutes à retenir, rien à jeter. Celle

qu'on préfère change à chaque écoute : *Lucy* on rit, *La maladie* on pleure, *Les mots* on admire. Tout est bon dans l' Joyet ! Et, pour finir, l'intervention de la squaw au piano en guise d'apothéose. Deux titres, son tube bien connu et une nouvelle, « Barjac », belle chanson sans parole en l'honneur d'un festival de chansons de paroles ! La musique à texte, c'est très chouette aussi... comme la photo sur la pochette ! ■ C. Lassalle



Les Maracasse-Pieds
« **La maracassette** »

Les Maracasse-Pieds, c'est un peu nos enfants à nous, à Reims Oreille. Alors on les aime bien, on essaie de bien les élever dans l'esprit de la bonne vraie chanson française, mais c'est pas facile ! Quatre filles dans le vent et quand même un garçon, ça remue ! Ce qu'ils font, c'est de la « chanson pas pareille avec bric à brac instrumental », qu'ils disent ! Mais c'est surtout de la chanson, avec des tas d'instruments, parfois bizarres, parce que ces petits ont été élevés en Conserverie, là où on demande aux enfants de jouer au piano des trucs bizarres. Forcément, ça laisse des traces.

Un peu loufoques, pas mal déjantés, mais ils savent où ils mettent les pieds sans qu'on les leur casse. Ces surdoués des instruments sont des foldingues de la voix et de chanson, de la chanson d'antan comme de celle d'aujourd'hui, de Berthe Sylva à Camille en passant par Fréhel et Jeanne Cherhal... et ça donne à l'ensemble un beau et bon coup de jeunesse.

Ça rassure pour l'avenir : la chanson n'est pas morte, la preuve, elle chante encore ! Merci à vous et foncez sans vous retourner... ■ Christian Lassalle

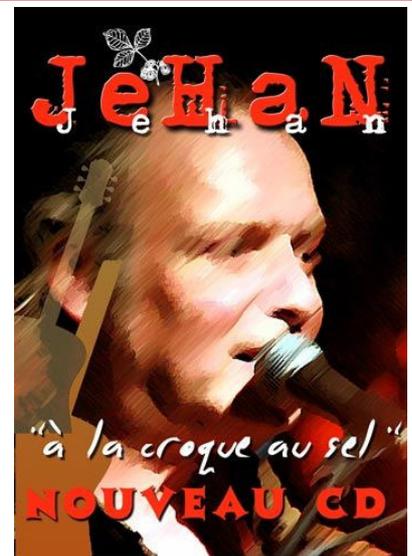


D. Rago
« **mi-clos** »

D. Rago est originaire de Thiérache, il a grandi à Mont d'Origny, tout près d'Origny-Sainte-Benoîte, entre les brumes de la sucrerie et les poussières de la cimenterie. Il connaît la vie ouvrière, il l'a croisée enfant et la met en musique aujourd'hui, dans un très beau texte intitulé *Grand-père : La cimenterie creusait la colline / un peu plus à chaque jour nouveau / et grand-père pédalait vers l'usine / la masette dans le dos*.

Olivier travaille comme soudeur intérimaire, régulièrement confronté à la recherche d'emploi, il est bien loin des milieux artistiques. Pourtant depuis toujours il souhaite chanter. Rapidement, il écrit ses premières chansons. Puis il débute en faisant les premières parties de Zelko et de Tichot. Et enfin, il enregistre ce premier CD au studio Kozak de Gauchy, le voici donc.

D. Rago y parle d'avenir, de ses inquiétudes qu'il confie dans *Si t'es pas là s'adressant à l'enfant qu'il n'a pas : P'tit blond / ne m'en veux pas si t'es pas là / comment ferais-tu ton éducation / j' t'amènerais jamais à l'école / je ne vois rien de beau à l'horizon / je n'ai pas les bottes pour ce merdier / travail, famille et tout le tra la la m'ont vraiment rendu l'âme inféconde*. Il y évoque aussi la vie de village, avec tout ce qui agace, les mentalités étroites, les langues de vipères dans *Les commères*. Mais il sait aussi émouvoir en relatant la force du quotidien dans *Sablec, L'agent de la CAF, Éric et Jeanne, Le suicidé* ou *L'infirmerie*. Il traite aussi des sujets de société, comme le racisme ou l'écologie dans *La pâquerette*, sans jamais donner de leçons, humblement. Il sera à l'Albatros le 27 septembre. ■ Brigitte Fourquet



Jehan

« **À la croque au sel** »

Voici le dernier CD de Jehan, après *L'envers de l'ange* et *Le cul de ma sœur*. Jehan s'éloigne un instant de Diméy, il explore d'autres registres, d'autres auteurs. Aujourd'hui, il rend hommage à Verlaine avec *T'en souvient-il* et à Prévert

Retrouvez-nous sur le Web
<http://reimsoreille.free.fr>

avec la *Chanson à chanter à tue-tête*. Il reprend également *Le revenant* de Charles Trenet. On croirait que ce texte a été écrit pour Jehan tant il lui colle à la peau, un vrai régal !

Ce disque est aussi le travail d'un groupe de toulousains, comme Olivier Gil, Jean-François Grabowski, et Pascal Dessaint le romancier, auteur ici de la très belle *Ce qui nous pend au nez*, un hymne à la vie, au bonheur. La chanson chez Jehan, c'est un peu comme ces auberges espagnoles, on n'y est jamais trop nombreux et il y a toujours de la place pour un ami de passage. Jehan rend aussi un vibrant coup de chapeau au talent de Loïc Lantoin et d'Allain Leprest. Que du beau monde !

Pour le découvrir, vous le trouvez sur le site Jehan.fr (Jehan, *A la croque au sel*, Can I Production) ■ *Brigitte Fourquet*

◀ L'X, Y et le Z de J.F. Capitaine

CHEZ MONSIEUR LE CURE . DIGUE DON DA DON DE.....

Si dans la tradition, le boulanger est cocu, l'instituteur radical républicain, le curé, employeur de bonnes et parfois empêcheur de vivre en ronde, est souvent l'objet de toutes les moqueries. Il donnera donc beaucoup au répertoire bon enfant et estudiantin.

Il faut bien dire que son association, pouvoir complice de tous les pouvoirs pendant de longs siècles, a bien préparé le terrain, et sous couvert d'un Victor Hugo « *Il se mêle à l'encens une vapeur qui sort des fosses mal fermées.* » les chansonniers, toutes époques confondues, se sont souvent frottés à « la clique infâme » sans trop se forcer.

Républicain et laïque, le grand Béranger n'aimait pas les Jésuites et le chantait : *Hommes noirs, d'où sortez-vous ? / Nous sortons de dessous terre. / Moitié renards, moitié loups, / Notre règle est un mystère. / Nous sommes fils de Loyola, / Vous savez pourquoi l'on nous exila. / Nous rentrons; songez à vous taire! / Et que vos enfants suivent nos leçons.*

Refrain : *C'est nous qui fessons, / Et qui refessons / Les jolis petits, les jolis garçons.*

Et ça, c'était bien avant la séparation des églises d'avec l'état, les congrégations dissoutes, l'enlèvement des signes religieux dans les tribunaux, la laïcité, toutes choses qui aller donner à la tradition motif à reprendre quelques vieux airs.

La Marseillaise : *Entendez-vous tous ces infâmes / Croasser leurs stupides chants ? / Ils voudraient encore, les brigands, / Salir nos enfants et nos femmes !*

Refrain : *Aux urnes, citoyens, contre les cléricaux ! / Votons, votons et que nos voix dispersent les corbeaux !*

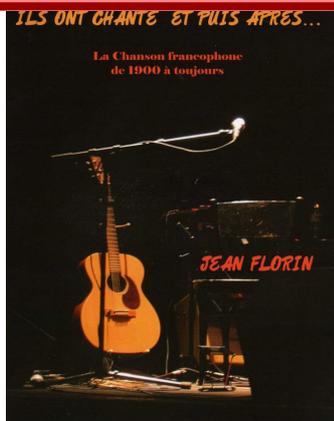
Et dans le genre Internationale : *Eh! oui, nous ferons taire vos cloches, / Nous ferons sauter vos verrous, / Afin de faire vider vos poches, / A vous, syndicat de filous.* (pas évident à chanter dans une manif !)...

Variation d'un Montéhus tout remonté qui ne sait plus où donner du vers et se découvre même ironique : *Alors, c'est fini, y a pus rien à faire / Et aujourd'hui vous devez partir / J'comprends bien vot chagrin, vot colère*

C'est qu'ici, vous aviez bien vos aises / Vous étiez bien nourri, bien logé, vénéré : *A quelle heure vous prenez le train ? / Ah ! à huit heures treize / Et ben, bon voyage monsieur le curé.....*

Bon voyage mais dommage que d'autres et toujours et encore *Dans l'imbécillité des foules à genoux / Trouveront trop longtemps de quoi beurrer leurs choux.* (E. Bizeau (1883-1989) vigneron et poète)

◀ A lire...



Jean Florin

« Ils ont chanté et puis après... »

Saviez-vous que c'est Lys Gauty, celle qui chantait le chaland qui passe, qui a lancé Trénet et qui a chanté les premières chansons de son pianiste, un certain Léo Ferré ? Saviez-vous qu'Henri Genès, le facteur de Santaz Cruz, avait été première ligne au rugby ? Que Jean-François Groussin, le père fêtarde, avait chanté les cons ? Que Suzanne Gabriello, fille de son père et pour qui Brel avait écrit Ne me quitte pas, avait chanté les Jolies Colonies de la France ? Que Fréhel avait tenté d'assassiner Chevalier ? Que la dépouille de Berthe Sylva fut jetée dans la fosse publique ? Que Jacques Debronckart avait été le pianiste de Bobby Lapointe, entre autres ? Que, le 26 février 1903, 5000 personnes accompagnent au père Lachaise Jean-Baptiste Clément, l'auteur du Temps des Cerises ?

Le saviez-vous ? Moi non plus. Mais je le sais maintenant. Grâce à ce bouquin, pas scientifique pour deux ronds, fait par un amoureux de la chanson, Jean Florin, qui, dans ce dictionnaire provisoire des artistes partis ailleurs, nous rappelle qu'ils ont chanté, qu'ils reposent aujourd'hui, mais qu'il est bon de ne pas les oublier tout à fait. Chaque artiste a droit à quelques lignes, une anecdote, une paire de titres, histoire d'entretenir et de continuer la belle histoire de la chanson.

Prix = 15 € / Jean Florin - *Le Pinet - Allée des Chanterelles - 43120 - Monistrol-sur-Loire* ■ *Christian Lassalle*

Moi, j'en ai un peu ras le bol de râler tout le temps. On pourrait quand même me faire jouer un autre rôle ! C'est pas parce que j'ai râlé un jour que je râle tout le temps, faut pas déconner ! Bon, j' veux pas m'énerver, mais quand même...

Le dernier Carlita, je râle pas, je l'ai pas écouté. Le dernier Christophe, non plus, je l'ai pas écouté, il passe en boucle à la télé que je ne sais même plus si c'est une pub pour une lessive ou de la chanson ! Et pour ça, je ne dis rien...

Fidèle à tous les spectacles de Reims Oreille, m'avez-vous jamais entendu dire un mot plus haut que l'autre ? Jamais. Toujours content, bon public, con public, diront certains, mais ceux-là, je les... Non, rien ! Je ne vais pas me fâcher...

Et puis vous avez vu comme mon espace d'expression se réduit comme une peau de chagrin. Et je ne dis rien. On voudrait me faire taire qu'on ferait pas autrement, mais cool... ■ *Jean Tanrien*

◀ Le courrier du râleur